

les rues ? m'écriai-je en frissonnant de la naïve et effroyable confiance de Rosette.

— Elle ne fait pas seulement attention à moi... Mais laisse-moi achever mon histoire. En quittant la maison où j'avais passé une si bonne journée, Hélène pleura tant que la maman me fit promettre de revenir le lendemain. Je suis retournée chez Hélène, et la dame à qui je racontai ce que je viens de vous dire sur ma grande sœur, eut les yeux tout mouillés de pleurs et ne voulut plus me laisser partir. J'étais bien gâtée, je restai. Je jouais toute la journée avec Hélène, mais je pensais bien à vous, qui ne sauriez pas ce que j'étais devenue. J'ai cherché le moment où je pourrais m'échapper pour venir vous conter ce qui m'est arrivé, et me voilà !

J'embrassai Rosette de tout mon cœur.

— Maintenant, reprit-elle, je n'ose plus rentrer toute seule chez la dame, parce qu'elle m'avait bien fait promettre de ne plus retourner chez ma grande sœur, et elle croirait que j'y suis retournée. Voulez-vous me ramener et dire à la dame que c'est vous que je suis venue voir ?...

— Allons chez la dame ! — dis-je à Rosette en la prenant par la main.

Rosette me sauta au cou, et nous partîmes pour l'hôtel.

J'allais voir Rosette une fois toutes les semaines, et je fus à même d'apprécier la tendresse, le respect et la reconnaissance qu'elle montrait à ses bienfaitrices.

J'eus, un jour, une preuve bien flagrante des sentiments de Rosette pour « sa grande » bienfaitrice, comme elle appelait la « dame. » En effet, Rosette, qui épiait ma visite hebdomadaire, accourut au devant de moi, toute en larmes.

— Elle est bien malade ! me dit-elle en m'embrassant. — Oh ! mon Dieu ! si elle allait mourir !

Les sanglots l'étouffaient.

— Venez la voir — continua-t-elle en m'attirant par la main.

— Je ne puis pas, lui dis-je, entrer comme cela dans la chambre de cette dame...

— Quand je lui aurai dit que c'est vous, elle vous fera entrer tout de suite.

Rosette disparut et cinq minutes après elle revint, un doigt sur ses lèvres, en murmurant :

Elle dort... mais Hélène a dit que vous pouvez entrer.

Marchant sur la pointe du pied, Rosette m'entraîna dans la chambre de madame ***. Celle-ci sommeillait, une main pendante hors du lit. Rosette s'agenouilla et colla ses lèvres à cette main.

Madame *** s'éveilla, et se tournant vers moi :

— Cette pauvre petite s'exagère mon état, me dit-elle, je ne suis qu'indisposée et elle me tient déjà pour perdue. C'est une trouvaille, — et le mot est bien juste — que cette enfant là.

Rosette entendant madame *** parler et la voyant sourire, eut un rayon de joie dans les yeux et se jeta au cou de sa bienfaitrice en la couvrant de baisers. On eut dit qu'elle la considérait comme une ressuscitée.

L'année suivante, Rosette fit sa première communion en même temps qu'Hélène. Et, peu de temps après, madame *** me dit :

— Je vous veux consulter : Ne trouvez-vous pas que nous ferions bien d'envoyer cette petite à la campagne, chez un de mes fermiers, non père de famille, et de qui la femme élève admirablement ses enfants. Ici, cette petite se trouve dans un milieu dangereux pour elle. Elle grandit avec mon Hélène, et je crains qu'elle ne prenne des goûts et des habitudes qui devront un jour lui amener d'amères déceptions. Je la doterai, et là-bas, elle trouvera certainement un bon mari, qui la rendra heureuse.

J'approuvai madame X..., elle parlait d'or.

Il fut fait, comme elle avait dit, et aujourd'hui, Rosette est une belle et bonne fermière. — Jamais elle ne parle, sans verser des larmes d'attendrissement, de ses bienfaitrices qui se peuvent vanter d'avoir sauvé cette pauvre petite d'un effroyable naufrage.

Il a suffi pour cela du caprice d'une enfant à qui une mère ne sait rien refuser, pas même une poupée vivante pour son amusement de quelques heures.

O grandeurs et mystères de l'aumône.

Tom Jeff.

ATTENTION AU BABY.

Dans une récente édition populaire de ses excellentes *Notes sur l'hygiène* des classes laborieuses et sur les soins à donner aux malades, miss Nightingale a compris un chapitre nouveau consacré aux *Babys*. Elle y a mis, à la portée des plus humbles mères de famille, des nourrices, des jeunes sœurs à qui sont dévolues, dans les pauvres ménages de la ville et de la campagne, les délicates fonctions de bonne d'enfant, des instructions claires, précises, d'une utilité toute pratique. Nous pensons que riches et pauvres en pourront faire leur profit, et que les nourrissons de toutes classes en seront mieux soignés, mieux portants, plus heureux.

Baby n'est pas le premier venu. Son arrivée dans le monde est un grand événement, attendu, désiré de toute la maison. Ce petit enfant, c'est Dieu qui nous l'envoie, afin que notre cœur s'élargisse en l'aimant, afin que nous exercions en sa faveur nos facultés d'observation,

d'adresse, de jugement. Il ne parle pas, et déjà il enseigne. Il nous apprend à être doux, patients, attentifs ; il combat nos penchants égoïstes, car il a sans cesse besoin des autres ; et qui ne s'oublierait pour penser à ce pauvre cher Baby, qui ne peut rien pour lui-même et qui mourrait sans nous ? Vous le voyez, Baby est une bénédiction : il est chargé de nous rendre meilleurs ; il faut que nous nous formions à son école, afin de pouvoir, à mesure qu'il grandit, lui donner l'exemple de tout ce qui est bien. Voilà de grands titres à notre protection ; mais il ne suffit pas de vouloir soigner Baby, il faut savoir comment s'y prendre, et j'essaierai de vous dire ce que j'en sais.

Si les grandes personnes souffrent du mauvais air, à plus forte raison l'enfant. Soyez sûr que dans une chambre fermée, chaude, quelquefois encombrée de meubles, où l'air est épais, corrompu par la respiration de plusieurs personnes, le petit sera mal à l'aise, s'agitiera, criera pour